

UTOPIE EN ROUGE

Oui, le rouge, celui de la honte, devrait monter au front de tous ceux qui annoncent la naissance en Chine d'une civilisation nouvelle, affirme, avec insolence, *Gérard Barrière*. Pour lui, Mao n'a rien créé d'autre qu'une société ultra-productiviste et matérialiste, porteuse des mêmes excès qui épuisent aujourd'hui l'Occident.

« A quoi bon aller sur la lune, si c'est pour s'y suicider ? » Cette phrase de Malraux, déjà très fameuse, pourrait bien malheureusement devenir un jour celle qui donnera à nos descendants la plus juste idée de ce que fut notre civilisation en cette seconde moitié du xxe siècle. D'où qu'ils émanent, et aussi contradictoires que soient les symptômes sur lesquels ils s'appuient, les diagnostics concordent : la civilisation occidentale est malade et ce mal est mortel. Les écologistes insistent sur la pollution, les économistes sur l'inflation généralisée - cette inflation dont mourut Rome, comme on ne le sait pas assez -, les sociologues sur la détérioration des rapports humains, les moralistes sur les progressions de la violence, de la drogue et du sexe, les pacifistes sur la menace nucléaire, les spirituels sur la chute du sacré, les hommes de gauche sur la montée des fascismes et ceux de droite sur les bouleversements des ordres et valeurs. Mais si chacun donne un visage particulier à cette décadence, tous s'accordent pour la constater. Notre civilisation s'essouffle, perd ses finalités. Son moteur tourne, certes, mais il n'entraîne rien, et il s'emballe, il chauffe, il frémit d'un rythme affolé en attendant un véritable et définitif arrêt, si ce n'est, peut-être, une soudaine explosion.

« Nous autres civilisations savons que nous sommes mortelles. » Au chevet de l'agonisante, ce cher Valéry cherchait bien piètrement à la consoler en lui rappelant le sort commun. Il se trompait cependant. Oh ! non pas en énonçant son évidence, mais en la mettant au pluriel. Sa phrase retarde de plusieurs millénaires. Car désormais, il n'y a plus, semble-t-il, qu'une civilisation, la nôtre, l'occidentale. Patiemment, forts de notre supériorité, nous l'avons exportée sur la terre entière. A coups de missionnaires et de marchands, de soldats et de touristes, nous l'avons imposée aux Bantous et aux Indiens, aux Esquimaux et aux Papous. Partout nous sommes allés évangéliser et porter la bonne nouvelle du bonheur par le réfrigérateur et la machine à coudre. Nous avons parfaitement atteint notre but. La civilisation occidentale, la civilisation mondiale du complet-veston, s'est implantée de zénith en nadir et dresse partout avec la même arrogance ses buildings de verre, ses drugstores, ses usines à fabriquer des machines-outils que l'on utilisera en d'autres usines à fabriquer des machines-outils. Et l'on peut arroser cette brillante victoire au Coca-Cola, de Manaus à Moscou, de Oakland à Anchorage, de Singapour à Tamanrasset.

Brillant résultat ! Seulement voilà, tout meurt ; et cette si puissante civilisation ne saurait faire exception. C'est là que se pose le problème majeur. Car si ce n'est certes pas la première fois que meurt un monde, c'est bien peut-être en revanche la première fois qu'il en meurt sans succession, et que tout meurt avec lui, puisqu'il est tout. Aux ziggourats succédèrent les pyramides, à l'Égypte la Grèce, à celle-ci l'Empire romain, à Rome Byzance et ainsi de suite jusqu'à



nous. Mais cette fois, si, comme il est fort probable, notre civilisation sombre, quelle autre lui succédera, puisqu'elle a éliminé toutes les autres, puisqu'elle a détruit tous les germes, puisque désormais elle est seule sur la terre. Seule et mourante.

Un monde jeune et nouveau, une civilisation originale, voilà plus d'un demi-siècle que tous nos intellectuels les cherchent, les appellent de leurs vœux, et croient les trouver à chaque instant. Quelques-uns, certes très rares, les virent un moment en l'Allemagne hitlérienne. La déception vint très vite et très brutalement. Puis, ce fut l'U.R.S.S. du « Petit père des peuples » qui, pour un grand nombre, in-

UTOPIE N° 1

LES CHINOIS

N'ONT JAMAIS CONNU

LA LIBERTE

carna cette aube fraîche, cette dernière chance tellement désirée. Tout ce qui pensait alors se rendait en pèlerinage à Moscou. Les retours n'étaient pas enthousiastes, non, mais l'espoir demeurait cependant. La désillusion fut plus longue à venir, mais son choc en fut d'autant plus rude, si rude que certains en ressentent encore les effets. Ah ce X.Xe congrès, on ne saura jamais quel mal il fit à certains cœurs !

Mais les intellectuels ont la mémoire courte et l'enthousiasme facile. Sitôt leurs plaies pansées, sitôt oubliées **d** reniées la grande joie, la chaude fraternité des jeunes pionniers de Staline, les voici l'oreille attirée par des clameurs qui montent de la place Tien-An-Men. Tiens tiens, ces Gardes rouges ne pourraient-ils pas être les hommes nouveaux qui reconstruiront sur nos ruines ? N'assistons-nous pas là-bas à une aube ? A l'apparition, au surgissement d'un monde original, nouveau, qui a refusé nos erreurs et ne risquera pas d'y tomber ? Cela se pourrait bien.

Et voici la Chine sous nos projecteurs 1 On la craint un peu certes, et le « péril jaune » ne disparaît qu'à demi derrière les sourires de Chou En-laï, mais on aime la craindre. Ne nous faut-il pas nos barbares, comme Rome ? Nos Turcs, comme Byzance ? Monsieur Nixon éprouve-t-il le besoin 'de se rendre en Chine pour y rencontrer le « grand timonier », et voici qu'à l'O.R.T.F., c'est à qui chaque jour viendra, déclarer que lui aussi a serré la main de Mao. On vient donner ses impressions, apporter son ex-voto, témoigner au procès de canonisation du héros de la Longue Marche. La Chine se vend bien, dans les journaux comme au cinéma, dans les livres comme dans les agences de tourisme.

Puis, c'est Pompidou qui entreprend lui aussi, en bon « bourgeois gentilhomme », d'aller serrer la main du grand Mamamouchi. Et ça repart de plus belle Pas un jour où la première page du *Monde* ne soit envahie par les impressions de ces pèlerins d'un nouveau genre, de ces émules de Marco Polo. Après Chaban, le Dr Peyrefitte vient nous vanter les intérêts de l'anesthésie par acupuncture. Puis c'est au tour du révérend Père Cardonnel - il fal-

lait bien un prêtre - qui, missionnaire à l'envers, vient nous assurer que ces « millions de Chinois vivent sans contrainte », qu'il n'a jamais vu l'Evangile si bien mis en pratique que dans ce pays athée, en un mot que le Paradis existe, derrière la Grande Muraille, et qu'il en revient. Voici que des P.-D.G. ne tarissent plus d'éloges au retour de leur premier voyage d'études chez Mao. Les seuls à ne plus entonner de louanges sont les jeunes maoïstes français, craignant trop de faire chorus avec la grande bourgeoisie. Enfin M. Peyrefitte sort son livre. A ce jour il a vendu plus de cinq cent mille exemplaires de ce gros et cher volume. Le Goncourt est écrasé. Alors 1 Alors, ou la Chine a le meilleur service de relations publiques du monde, ou ce phénomène de grande ampleur a de profondes et importantes causes qu'il faudrait bien analyser.

Il importe donc de démontrer la spécificité et l'originalité de la Chine contemporaine par rapport à notre civilisation. Quelle qu'elle soit, la Chine doit être profondément différente, profondément séparée de nous. C'est ainsi que nous le voulons. Et c'est la première fois dans notre histoire que, loin de vouloir nous imposer à un monde, nous le souhaitons, de toutes nos forces inconscientes, aussi étranger que possible. On va donc s'attacher à nous montrer que la Chine est « autre », c'est-à-dire qu'elle ne s'écroulera pas avec nous et que l'avenir lui appartient.

La Chine est socialiste. Pour prouver sa spécificité, deux voies s'offrent donc à nos « sinologues. » *La première* consiste à insister sur le terme Chine et à démontrer que la Chine actuelle est restée bien chinoise, ancrée en profondeur dans la Chine éternelle, cette civilisation immense qui a toujours refusé l'Occident et ne risque donc pas d'avoir été contaminée par lui. *La seconde* méthode, adoptée de préférence par la nouvelle gauche, est d'insister au contraire sur le terme socialiste, mais en montrant bien que le socialisme chinois est nouveau, original, qu'il n'est pas entaché des tares originelles dont fut victime son faux frère soviétique, qu'il n'est pas totalitaire, que son visage est humain, qu'il a même les yeux bridés et

UTOPIE N° 2

MAO EST L'HERITIER

DE LA

CHINE ANCIENNE

que ses chances sont incomparablement plus grandes que celles du socialisme occidental qui a fait, lui, ses mauvaises preuves. Enfin l'on peut fondre ces deux démarches en une seule pour proclamer quelque affirmation du genre : Marx plus Confucius, voilà qui peut engendrer une civilisation nouvelle.

Ces propositions méritent qu'on les regarde d'un peu plus près.

La première tout d'abord, naguère très à la mode et qui était l'attitude répandue chez nombre d'intellectuels libéraux et progressistes. De Peyrefitte à Etiemble, ils connaissaient tous plus ou moins l'histoire

de la Chine, et, bien sûr, Confucius. Et il leur déplaisait fort justement de penser que Mao Tsé-toung ait tiré sur ce passé prestigieux un trait définitif. Le plus grand chic était alors de dire, l'air très au courant : « Vous savez, quoi qu'il fasse et dise, Mao est très imprégné de confucianisme ; son bouleversement radical n'en est un qu'en apparence pour ceux qui, comme nous, connaissent bien l'histoire de la Chine. En fait il est dans la grande tradition de Confucius, des Légistes ; des Réalistes du Fa-Kia, etc. » L'on montrait ainsi que l'on connaissait à fond, et les arcanes de la politique chinoise contemporaine, et les péripéties de la lointaine histoire de l'Empire du Milieu. Inutile de dire que de telles déclarations étaient du plus bel effet dans les salons parisiens. Le spécialiste incontesté du genre fut Etiemble qui, mettant toute sa science et son énergie à concilier les inconciliables, la Chine des Mandarins et celle des Gardes rouges, fit d'admirables découvertes. C'est ainsi qu'il nous dénicha un texte du huitième siècle faisant état d'un édit impérial qui obligeait moines et religieuses de moins de cinquante ans à retourner à l'état laïque, tout contrevenant devant être mis à mort. De cette découverte il tire une surprenante et sublime conclusion. « L'édit impérial, vous lisez bien. Quand vous gémissiez sur la politique de Mao à l'égard des religions, vous montrez simplement que vous ignorez tout de l'histoire de la Chine ancienne. » Voilà qui est fort bien.

Mais demeure la question principale. Où avaient-ils pu déceler la moindre trace de Confucius dans le maoïsme, alors même que Mao déclarait un jour à Robert Payne qu'il, haïssait ce vieux sage depuis l'âge de huit ans, alors que tout dans sa doctrine s'oppose point par point au conservatisme de celui-ci, alors que cette doctrine n'apparaît précisément que comme un procédé d'extirpation radicale du confucianisme ? Ah ! il fallait la voir la piété filiale confucéenne lorsque, en pleine révolution culturelle, les Gardes rouges dénonçaient leurs pères coupables de révisionnisme il fallait le voir le respect confucéen des rites et des professeurs lorsque, pendant cette même révolution culturelle, les élèves promenaient dans la rue leurs maîtres affublés d'un bonnet d'âne 1 Et dans quel état se trouve-t-elle cette maxime du maître qui veut que le prince se conduise en prince, le ministre en ministre, le sujet en sujet, le père en père, le fils en fils, alors même que partout là-bas on proclame que les enfants doivent enseigner leurs parents, les élèves leurs professeurs et les gouvernés leurs gouvernants - dans certaines limites tout de même 1

Mais reconnaissons qu'Etiemble n'est pas tout à fait inconscient de cela. Aussi, faute souvent de pouvoir faire de Mao un confucéen, il lui arrive de faire de Confucius un maoïste. C'est plus simple, car l'intéressé n'est plus là pour démentir. Confucius, un conservateur, quelle plaisanterie 1 Il disait ne rien inventer et ne rapporter que des traditions dues aux anciens rois. Mais c'était une ruse. Il mettait simplement des idées révolutionnaires au crédit de vieux empereurs mythiques, cela pour mieux les faire accepter. Confucius

était un révolutionnaire malin, déguisé en traditionaliste, voilà tout.

Un seul élément de jugement suffit. : « Le peuple, on peut lui donner des directives, mais on ne peut pas l'amener à les comprendre. » Cette phrase si démocratique a pour auteur Confucius. Vouloir nous faire croire que ce dernier est un « proto-maoïste » relève donc de la contorsion intellectuelle.

En fait, à présent que la Chine elle-même leur apporte le plus clair, le plus total et le plus persistant des démentis, on peut penser que ces « sinologues » distingués

UTOPIE N° 3

A PEKIN,

LE MARXISME EST

DIFFERENT

partisans de la thèse : « Maoïsme = Marx + Confucius » prenaient simplement un petit peu trop leurs secrets désirs pour des réalités. •

Cela dit, et une fois admis qu'il faille terriblement défigurer les pensées de Mao et de Confucius pour leur trouver un petit air de parenté, il n'en demeure pas moins vrai que Mao a eu quelques prédécesseurs dans l'antique Chine. Exactement deux. Un philosophe, Mō-Tseu, et un tyran, Tsin che Houang Ti, remis à l'honneur tout récemment à cause précisément de son anti-confucianisme viscéral.

Mii-Tseu, philosophe de la deuxième moitié du ve siècle avant notre ère, prêchait l'égalité des biens (Kien Li) et un « amour universel » (Kien Ngai) qui ressemble fort à la dictature du prolétariat. Son grand principe politique est le suivant : « Si le chef dit oui, tous disent oui ; s'il dit non, tous disent non. L'idéal est donc l'uniformité (T'oung). » Madame Varodier-Nicolas expose, dans *l'Histoire de la philosophie* de la Pléiade, les idées politiques de Mō-Tseu : « Il veut ignorer la beauté, condamne, au nom de l'économie, non seulement le luxe, mais Part, et jusqu'à la musique, cette source d'harmonie que Confucius considérait comme indispensable au développement de la sagesse. Il va jusqu'à sacrifier au bien public la dignité de l'individu qu'il réduit à l'état d'instrument. En reconnaissant au prince le droit de régner sur les consciences, en refusant aux hommes la liberté du choix, il incite l'esprit à la démission. » Un esprit non averti croirait lire un traité sur les idées de Mao. Mais ce pauvre Mii-Tseu recueillit fort peu de succès et demeura un penseur très marginal.

Quant à l'empereur Tsin che Houang Ti, qui régna de 221 à 210 avant notre ère, il fut si populaire qu'il se fit assassiner et laissa un impérissable mauvais souvenir. Si mauvais que le régime actuel qui voudrait bien l'évoquer un peu (ne serait-ce qu'en reconnaissance d'avoir achevé la Grande Muraille, ce rempart contre les révisionnistes, cette profession d'indépendance) ne peut le faire que du bout des lèvres. Il est des plaies qui mettent plus de vingt-deux siècles à se refermer. Celles qu'il laissa sur la Chine sont de cette sorte. Ce triste sire commença par faire

brûler tous les livres autres que techniques. Puis il persécuta les lettrés qui, bibliothèques vivantes, connaissaient par coeur les anciens livres. Ensuite il s'installa dans un règne purement fasciste. Heureuse époque pour les délateurs grâce auxquels il gouvernait. Tous ceux qui, en revanche, étaient soupçonnés du crime d'intelligence et de culture étaient décapités, ainsi que tous ceux qui, même sans critiquer l'Empereur, même pour en faire la louange, osaient comparer son œuvre à celle des anciens rois. Voilà pour les ancêtres du maoïsme dans l'histoire chinoise. Que reste-t-il donc des espoirs de rattacher le régime actuel à la Chine éternelle ? La vérité, c'est que le maoïsme est l'insertion brutale et artificielle dans l'Empire du Milieu d'une idéologie importée d'Occident : le marxisme.

Reste l'espoir que ce socialisme chinois soit notablement différent de celui que nous connaissons en Occident et qui, jusqu'à présent, n'a guère fait preuve d'une incontestable réussite. Soit, admettons que l'idéologie dominante en Chine soit importée de chez nous, mais alors il faut qu'elle y ait été considérablement modifiée pour que la Chine soit bien cette autre planète que nous désirons qu'elle soit. Après tout, Byzance était bien fille de Rome, mais une fille qui avait sa personnalité.

Ainsi trouvons-nous Mendès-France, K.S. Karol, M.A. Macciocchi et autres docteurs de la loi socialiste avidement penchés sur les écrits de Mao et sur la vie chinoise contemporaine, dans l'espoir d'y trouver d'importantes divergences avec ce qu'ils connaissent trop bien. Ces traqueurs de nuances espèrent trouver la bienheureuse

UTOPIE N° 4

LA CHINE,

PAYS SANS GASPILLAGE

ET SANS POLLUTION

correction de trajectoire, la salutaire rectification d'une petite erreur originelle qui, grain de sable dans la machine marxiste, aurait compromis au départ les chances du premier socialisme.

Las ! Mao s'appuie fidèlement sur les Pères de l'Eglise, Marc, Engels, Lénine et - oh ! horreur ! - Staline ! Il est parfaitement orthodoxe. Si parfaitement que c'est le socialisme occidental qu'il accuse d'hérésie et de déviationnisme. La seule divergence notable - considérable, paraît-il - entre Mao et Lénine est que ce dernier ne croyait pas possible une révolution pay-sanne, les seuls ouvriers étant pour lui révolutionnaires. Or le génie de Mao a paraît-il. été de s'appuyer sur les paysans pour faire sa révolution. Se veut bien qu'il y ait là une légère modification, mais elle ne me paraît que tactique et ne me semble pas modifier beaucoup la philosophie politique du maoïsme.

Contraint et forcé, on reconnaît donc que l'idéologie est la même. Mais alors attention, son application sera infiniment meilleure à Pékin qu'à Moscou. Il le faut. C'est la deuxième chance. Et à mesure que les grandes âmes de la nouvelle gauche chargent l'U.R.S.S. de tous les péchés, la

Chine n'a pour eux que charmes et attraits. Autant en Russie soviétique le marxisme a été odieusement trahi depuis Staline - et même, apprend-on ces temps-ci avec horreur, depuis Lénine -, autant il est pur, intact et généreux dans la Chine maoïste. Jean Daniel et Maurice Clavel n'ont pas assez de larmes à verser sur les vingt millions de victimes du socialisme soviétique, vous n'allez pas penser qu'il leur en restera pour pleurer les cinquante millions à l'actif du socialisme modifié Mao. (Chiffre donné par Edgar Snow, ami personnel du président Mao.)

Des prisons en Chine ? Des camps de concentration ? Des déportations massives ? Vous n'y pensez pas ! A peine quelques camps de rééducation, des « Ecoles du 7 Mai » où l'on envoie de temps à autre un écrivain, un chrétien ou un physicien qui ne sont pas parfaitement convaincus, méditer sur les bienfaits de la glorieuse pensée du président Mao tout en charriant des brouettes de fumier humain. Aucun rapport avec la Sibérie des horreurs staliniennes, vous voyez bien ! D'ailleurs y a-t-il un Soljenitsyne en Chine ? Un Sakharov ? Non. Alors ? Là aussi ces réveils seront durs. Mais il faut encore attendre,, la Chine n'en est qu'à son dixième Congrès.

Les Chinois, c'est bien connu, sont aussi libres qu'on peut l'être. Pensez donc, M. François Wahl, un philosophe très « in » qui, revenant d'un séjour en Chine en compagnie d'autres intellectuels français, y est allé lui aussi de sa petite tribune libre dans *Le Monde*, est même tout émerveillé de cette liberté : « Il y a eu, il y a - comment l'oublier ? - les Tatzupao, geste historique par lequel les classes de travailleurs prennent possession du discours (depuis quelque temps, on ne prend plus la parole, mais le discours) écrit pour en faire une arme dans leur lutte. » Vous vous rendez compte, ils ont même la liberté de s'exprimer et d'écrire - pas n'importe quoi, mais n'en demandez pas trop quand même - sur les murs. Ah ! quel beau pays ! Ce n'est pas la Russie. Tout le monde y est parfaitement libre à condition de rester complètement, strictement et uniquement maoïste. Dans ce cadre très large, tout est permis.

Il y a bien ici et là quelques personnes pour penser que cette liberté est assez limitée, sinon même tout à fait inexistante. C'est le cas de M. Peyrefitte. Mais son argumentation laisse rêveur. Soit, nous dit-il, il est clair que la liberté en Chine est une denrée très rare. Mais n'oublions pas que les Chinois n'ont jamais été libres (où a-t-il pris cela ?), et l'on ne souffre de la privation que d'un bien que l'on a possédé. Bel exemple de pilatisme qui m'évoque ce mot d'une vedette de la chanson qui, interrogée sur le fait de savoir si telle famine dans un pays du Tiers monde l'empêchait de dormir, répondit : « Bah ! vous savez, ces gens-là n'ont jamais beaucoup mangé ! »

Et enfin, et surtout, lorsque l'on observe les finalités de la civilisation chinoise, sont-elles si différentes de celles qui sont tant critiquées chez nous et à juste titre ? De quoi s'agit-il d'autre, en Chine' comme ailleurs, que de produire, de devenir un

UTOPIE EN ROUGE

suite de la page 109

pays -prospère ? Et puissant ? Lisons Mao, les mêmes slogans reviennent en litanies : « Développer l'économie, produire, produire ». Écoutons Radio-Pékin, le soir, ce sont toujours les mêmes et interminables félicitations à telle brigade de travail qui, dans l'année, a extrait tant de tonnes de minerai de plus que n'en prévoyait sa planification. Le mot rentabilité, ce mot qui, entre tous, grignote notre civilisation, la corrompt, la pourrit, ce mot n'est pas inconnu en Chine, il s'en faut.

Alors, que l'on ne nous dise pas que la Chine a choisi la qualité de préférence à la quantité. Ils sont toujours trop verts

les fruits que l'on ne peut atteindre, mais n'imaginons pas que la Chine n'étende point, même discrètement, son bras vers eux. A Changhaï, les cadences ne sont pas moins contraignantes qu'à Moscou, à Paris ou à Detroit.

Et nous a-t-on rebattu les oreilles, aussi, de cette Chine écologique qui ne pollue pas, ne gaspille pas. Un peu de sérieux. La Chine voudrait bien polluer, mais encore faudrait-il qu'elle en ait les moyens. C'est malgré elle, n'étant pas encore devenue ce pays industriel prospère qu'elle souhaite être, qu'elle ne tombe pas dans les stupides excès des sociétés d'abondance. La même observation vaut pour le gaspillage. Et là, un fait me semble très éloquent. On critique beaucoup la recherche spatiale occidentale au nom justement de la lutte contre le gaspillage. « Ces recherches coûtent trop cher », nous dit-on. Soit. Mais au moins elles ont un but scientifique, et nous aident à mieux connaître l'Univers et la Terre, à mieux en tirer parti tout en la respectant plus. On ne peut en dire autant des quelques tirs spatiaux chinois qui, jusqu'à présent, n'ont eu pour fin que de placer sur orbite un satellite chantant « l'Orient est rouge » et les mérites du grand Timonier. D'où vient-il donc que nul, à leur propos, n'ait parlé de gaspillage, n'ait repris ce mauvais argument : « Combien d'enfants aurait-on pu nourrir avec ces sommes fantastiques ? » Ces sommes fantastiques utilisées uniquement à flatter la vanité d'un peuple et la mégalomanie d'un homme.

Non, la Chine n'est différente de nous que faute d'avoir encore pu nous rejoindre, faute de pouvoir s'offrir nos luxueuses et coûteuses erreurs. Mais l'envie ne lui en manque point. L'homme nouveau chinois n'est qu'un mythe.

Ainsi, pas plus du côté socialisme que du côté Chine, on ne peut trouver à la vie chinoise d'originalité suffisante pour alimenter notre espoir d'un monde nouveau. Il paraît - je ne dis pas souhaitable ou non souhaitable- mais hautement improbable que l'avenir soit chinois.

Tout nous montre que la Chine raine chaque jour davantage sa culture propre et n'a d'autre souci que de s'occidentaliser davantage. Si des résistances purement techniques n'y faisaient provisoirement obstacle, il est probable que ce processus aurait déjà fait un pas immense et irréversible avec la romanisation de l'écriture chinoise. La Chine veut toujours cette réforme, et le jour où elle sera en mesure de la faire, son entrée définitive dans l'orbite de notre civilisation aura été accomplie.

Comment voulait-on qu'il en fût autrement ? De quoi meurt l'Occident en ce moment, qu'il soit capitaliste ou socialiste, si ce n'est d'un matérialisme outrancier ? D'un matérialisme qui prive notre civilisation de toute finalité en privant l'homme de toute fin. Et l'on voudrait que ce soit précisément ce pays qui a porté ce matérialisme à son plus haut degré de virulence qui puisse nous suivre et prendre le relais !

Non, la Chine n'est que le point le plus aigu de notre mal, elle ne porte en elle ni une chance de guérison ni une chance de succession.